

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)  
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 432. Londres, Mercredi 7 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## 432. Londres, Mercredi 7 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Ambition politique](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Europe](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [histoire](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Révolution française](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1840-10-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Voici une lettre d'Ellice. Il me l'a envoyée ouverte, en m'engageant à la lire. Il a vraiment de l'esprit et plus d'intelligence continentale et française que presque tous ici.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 564/249-250

### Information générales

Langue Français

Cote 1243-1244, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon  
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)  
Transcription  
432. Londres, Mercredi 7 Octobre 1840,  
9 heures

Voici une lettre d'Ellice. Il me l'a envoyée ouverte en m'engageant à la lire. Il a vraiment de l'esprit et plus d'intelligence continentale et française que presque tous ici. Il a compris, dès l'origine, que, par le chemin où l'on entrait, on en viendrait où nous en sommes. Si tout le monde, avait prévu aussi clair, tout le monde aurait agi autrement. Le vice radical de cette situation, c'est qu'elle n'était pas du tout nécessaire. Aucun grand événement, aucun grand motif européen n'y a conduit. Il y avait, dans un coin de l'Asie, entre un vieux Pacha et un Sultan mourant, une querelle qui laissée à elle-même, serait morte avec eux sans trouble un moment l'Europe. On en a fait une chance de guerre générale. Pourquoi ? Pour satisfaire la passion de lord Ponsomby contre le Pacha et les rêves de Lord Palmerston pour la résurrection de l'Empire Ottoman.

Voilà un courrier. Il ne m'apporte rien, rien du tout. J'en conclus qu'on patauge encore. Le mot est bien à l'image du fait. Je ne veux pas me dire, à moi-même, à quel point je suis impatient. Je vais faire ma toilette, en attendant la poste. 2 heures Certainement non. Jamais trop de feuillets, jamais assez. Vos lettres, c'est mon pain, mon délicieux pain quotidien. J'ai faim avant. Quand elles sont courtes, j'ai faim après. Quand elles sont longues, je suis nourri, point rassasié. Oui nous sommes parfaitement Ninoj lubtn, et je sais parfaitement ce que cela veut dire. C'est un mot charmant. Et qui serait encore plus charmant de près que de loin.

La crise de Paris me paraît vive. Je rabâche, car je suis sûr qu'elle est moins vive qu'elle ne paraît. Comme au fond du cœur, presque personne n'a envie de la guerre, pas même les trois quarts de ceux qui la demandent à si grands cris, il est impossible que le fond du cœur n'influe pas sur la réalité de la conduite. On paie les autres d'apparences, et de paroles ; on ne s'en paie pas tout-à-fait aussi aisément soi-même. Cependant un moment peut venir où l'on l'enivre de tant de paroles et si bruyantes. Je n'irai pas avec les gens ivres. La guerre peut sortir de cette situation, et c'est son immense mal. Si elle en sort inopinément, forcément il faudra bien l'accepter, et l'accepter galamment. Mais je crois qu'on peut empêcher qu'elle n'en sorte, et qu'il y faut travailler ardemment. Et toute politique qui poussera, ou se laissera pousser à la guerre ne m'aura pas pour complice.

Probablement, je vous ai déjà dit cela bien des fois. Je rabâche, car je suis très convaincu. Je suis sûr que Thiers se défend contre le vent qui souffle autour de lui si le vent l'emportait, ce ne serait pas une raison pour se laisser emporter soi-même, et pour laisser tout emporter. Il y a encore de la folie révolutionnaire de la folie militaire dans mon pays ; mais aujourd'hui dans cette folie même, il y a plus d'écume que de venin. Et on trouvera toujours, dans le bon sens honnête de pays un point d'appui pour résister. Je pense aujourd'hui, comme en 1831, que pour une guerre juste, inévitable, défensive, la France est très forte, et que l'Europe serait bientôt divisée. Il faut donc que la guerre si elle doit éclater, soit ramenée à ce caractère, et contenue dans ces limites. Et à ces conditions, je suis porté à croire qu'elle n'éclatera pas. Car, malgré la faute très grave que l'Europe a commise en laissant se former, en formant de ses mains, un tel orage pour un si misérable motif, je crois encore au bon sens de l'Europe, et je suis persuadé qu'en Europe comme en France, la bonne politique trouverait de l'appui. Du reste le très fidèle m'écrit ce matin que la bourrasque de dimanche est un peu calmée et que les

choses vont moins vite.

Ici, il y a certainement un peu d'inquiétude réelle et un désir sincère de jeter de baume sur les plaies de cette situation, en même temps qu'un parti pris d'exécuter ce qu'on a entrepris, et de ne pas faire acte de faiblesse. On est plus léger avant qu'après. On ne veut pas avoir été léger en paraître intimidé. Mais on n'est pas sans sérieuse appréhension et on a grande hâte d'atteindre le terme du défilé pour se montrer au bout. un peu plus accommodant qu'à l'entrée. Les Ministres se sont dispersés de nouveau. Mais je ne crois pas que lord John Russell, s'éloigne désormais de Londres. J'espère que Berryer et les siens n'espéreront pas trop. Les étrangers, et l'Ancien Régime, la coalition et la contre-révolution, ce sont les deux spectres du pays ; leur vice le pousse à la folie. Adieu. Je ne méprise rien. Je ne me lasse de rien. Je désire tout. Je ne peux me contenter que de tout. Mais j'aime et je goûte toujours avec le même plaisir les moindres portions de ce tout ravissant. Adieu donc aussi tendrement que le jour où adieu fut inventé.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 432. Londres, Mercredi 7 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1840-10-07.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 20/09/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/500>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 7 octobre 1840

Heure 9 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

1132

Londres, Mercredi 7 Octobre 1840

9 heures

1243

Soit par une  
 autres lui-même  
 tes. Il y a  
 tiennais, de  
 ou pays; mais  
 le même, il y  
 venir. Et on  
 le bon leur  
 ont d'appui  
 aujourd'hui,  
 et une guerre  
 et, la France  
 coupe serait  
 dans que  
 tates, soit  
 et continue  
 les conditions  
 quelle réclamation  
 faite très  
 commise en  
 formant de  
 ge pour un  
 avoir encore  
 et je suis

Voici une lettre d'Ellis. Il  
 m'a envoyée ouverte, en m'engageant  
 à la lire. Il a vraiment de l'esprit, et  
 plus d'intelligence continuelle et française  
 que presque tous ici. Il a compris, de  
 l'origine, que, par le chemin où l'on  
 est allé, on en viendrait où nous en sommes,  
 si tous le monde avait prévu aussi clair,  
 tous le monde aurait agi autrement.  
 Le vice radical de cette situation, tel  
 qu'elle n'était pas du tout nécessaire.  
 Aucun grand événement, aucun grand  
 motif européen n'y a conduit. Il y avait,  
 dans un coin de l'Asie, entre un vizir  
 Pacha et un Sultan mourant, une  
 querelle qui, laissée à elle-même, serait  
 morte avec eux sans troubles au monde  
 l'Europe. On en a fait une chaîne de  
 guerre générale. Pourquoi? Dans

Satisfaire la passion de Lord Pausanias  
contre le Pacha et le sultan de Lord Palmerston  
pour la rédemption de l'Empire Ottoman.

Vraie en courtois. Il ne m'appartient rien,  
rien du tout. D'un conchus qu'on parle  
encore. Le mot est bien à l'image du  
fait. Je ne veux pas, me dire, à moi-même,  
à quel point je suis impatient. Je  
vais faire ma toilette, en attendant  
la poste.

2 heures,

Certainement non, jamais long de feuilleter,  
jamais assez. Vos lettres, c'est mon pain,  
mon délicieux pain quotidien. J'ai fait  
avant. Quand elle sont courtes, j'ai fait  
après. Quand elle sont longues, je suis  
nourri, point rassasié. Oh, non, jamais  
parfaitement insupportable, et je suis  
parfaitement ce que cela veut dire.  
C'est un mot charmant. Et qui serait  
encore plus charmant de près, que de loin.

La trise de Paris me paraît vive. Le  
suis d'les quelle est même vive quelle ne  
paraît. Comme, au fond du cœur, presque

personne n'a envie  
de le tenir quand il  
à si grand, tri,  
fond du cœur n'a  
de la conduite.

L'apparences et  
je ne par tous  
soi-même, lepre  
venir où l'on se  
et si bouillantes.  
jeux vivants. La  
cette situation,

si elle en sera in  
il faudra bien  
galamment, et  
suppléer quelle  
sans travailler  
politique qui p  
pousser à la p  
pour compliqué.

si déjà dit, tel  
tabacchi, que je  
de suis sûr que  
le vent qui souffle

ed Pansobry  
 de lord Palmerston  
 l'empire Ottoman  
 e rapport rien,  
 qu'on patange  
 l'image du  
 ire, à moi-même  
 patient. Le  
 attendants

personne n'a envie de la guerre, pas même  
 les bons gens de ceux qui la demandent  
 à si grand cri, il est impossible que le  
 fond du cœur n'influe pas sur la réalité  
 de la conduite. On paye les autres  
 l'apparence, et de parole; on ne s'en  
 paye pas tout à fait aussi aisément  
 soi-même. Cependant un moment peut  
 venir où l'on démissionne de tous ces parades,  
 et se trouvant. Je n'irai pas avec les  
 gens ivres. La guerre peut sortir de  
 cette situation, et c'est son immense mal.  
 Si elle en sort inopinément, soudainement,  
 il faudra bien l'accepter, et l'accepter  
 galamment; mais je crois qu'on peut  
 empêcher quelle s'en sorte, et qu'il y  
 faut travailler ardemment. Et toute  
 politique qui poussera, ou se laissera  
 pousser à la guerre, ne m'aucun pas  
 pour complice! Probablement, j'en  
 ai déjà dit cela bien des fois. De  
 Tabach, car je suis très convaincu.  
 de leur l'idée que Thiers se défend contre  
 le vent qui souffle autour de lui. Si

long de feuille,  
 c'est mal payé,  
 Dieu. J'ai fait  
 soule, j'ai fait  
 angue, je suis  
 si, non, comme  
 et je suis  
 veut dire.  
 de qui serait  
 où, que de lui,  
 serait vive. Le  
 ire, quelle ne  
 au cœur, presque

le veut l'importait, et ne l'aurait pas une  
 raison pour le laisser importer lui-même,  
 le pour laisser tout importé. Il y a  
 encore de la folie révolutionnaire, et  
 la folie militaire dans mon pays; mais  
 aujourd'hui, dans cette folie même, il y  
 a plus de sagesse que de sens. Et on  
 trouvera toujours, dans le bon sens  
 hermétique du pays, un point d'appui  
 pour résister. Je pense aujourd'hui,  
 comme en 1801, que pour une guerre  
 juste, inévitable, défensive, la France  
 est bien forte, et que l'Europe serait  
 bientôt divisée. Il faut donc que  
 la guerre, si elle doit éclater, soit  
 ramenée à ce caractère et contenue  
 dans ces limites. Et à ces conditions,  
 je suis porté à croire quelle éclaterait  
 pas. Car, malgré la faute très  
 grave que l'Europe a commise en  
 laissant se former, en formant de  
 ses mains un tel usage pour un  
 si misérable motif, je suis encore  
 au bon sens de l'Europe, et je suis

du. L'a envoyé  
 à la terre. Il  
 plus d'intelligence  
 que presque tout  
 l'origine, que  
 en soit, ou en v  
 si tout le monde  
 tout le monde a  
 Le vice radical  
 quelle n'était pas  
 aucun grand év  
 motif européen a  
 dans un coin de  
 l'Asie et un de  
 quelle qui, la  
 morte avec eux  
 l'Europe. Au en  
 guerre générale



15/11  
persuade qu'en Europe comme en France  
la bonne politique trouverait de  
l'appui.

Du reste le tsar, fidèle m'écrivit ce  
matin que la bureaucratie de Dimanche  
est un peu calmée, et que les choses  
vont mieux vite. Ici, il y a certainement  
un peu d'inquiétude réelle et un  
desir sincère de jeter du baume sur  
les plaies de cette situation, au même  
temps qu'un parti pris d'expliquer ce  
qu'on a entrepris et de ne pas faire  
acte de faiblesse. On est plus léger  
avant qu'après. On ne veut pas avoir  
été léger, ni paraître intimidé. Mais  
on n'est pas dans sérieuse appréhension,  
et on a grande hâte d'attendre le terme  
du défi pour le monter, au bout  
un peu plus accommodant qu'à l'autre.

Les ministres se sont dispersés de  
nouveau. Mais je ne vois pas que  
lord John Russell s'éloigne désormais  
de Londres.

L'opinion que Bessy et les siens



N'espérez pas trop. Les étrangers et l'ancien régime, la coalition et la contre-révolution, le sont les deux spectres du pays; tous deux le poussent à la folie.

Adieu. Je ne méprise rien. Je ne suis las de rien. Je desire tout. Je ne puis me contenter que de tout. Mais j'aime et je goûte toujours avec le même plaisir les moindres portions de ce tout ravissant. Adieu donc aussi tendrement que le jour où adieu fut prononcé.

